indépendant — intrépide — compétent

JOURNAL FRANZ WEBER

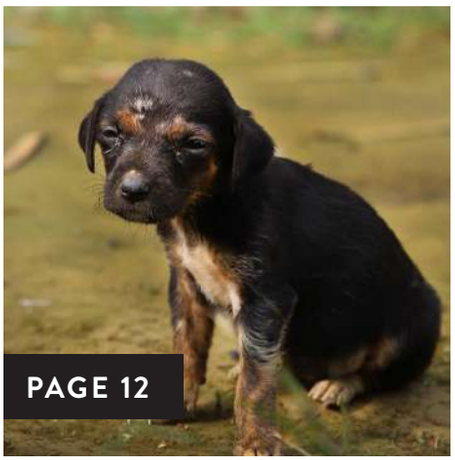
octobre | novembre | décembre 2026 | No 158



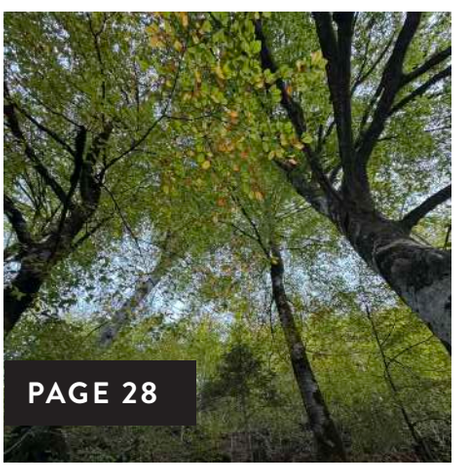
Comme les arbres, faisons face avec courage

FONDATION FRANZ WEBER

Contenu







Les feux d'artifice : l'envers du décor 6

Une arène pour semer la paix 8

La Colombe Rouge : apprendre à sauver 12

Les oreilles des éléphants et des orques 16

Bonrook: de la douleur profonde à une nouvelle joie 20

En sécurité et en liberté : les nouveaux protégés d'Equidad 24

Un congé canicule pour la forêt ? 28

« Comme les arbres, faisons face avec courage. » 30

Toti : une nouvelle vie 34

IMPRESSUM
UNE PUBLICATION DE LA FONDATION FRANZ WEBER | **REDACTION EN CHEF:** Vera Weber et Matthias Mast
REDACTION : Vera Weber, Anna Zangger, Leonardo Anselmi, Dr. Monica Biondo, Dr. Keith Lindsay, Viktoria Kirchhoff, Tomas Sciolla, Thomas Herren, Alika Lindbergh
LAYOUT: Tirsá Sánchez, FFW | **PARUTION:** 4 fois l'an aux donateurs et donatrices | **PHOTO DE COUVERTURE:** Comme les arbres, faisons face avec courage
IMPRESSION: Druckerei Kyburz AG | **ABONNEMENTS/ÉDITEUR:** Journal Franz Weber, Case postale, 3000 Berne 13, Suisse
T: +41 (0)21 964 24 24, E-Mail: ffw@ffw.ch | www.ffw.ch

Tous droits réservés. Reproduction de photos, de textes ou d'illustrations uniquement avec la permission de la rédaction.
Aucune responsabilité ne peut être acceptée pour les manuscrits ou les photos non sollicités.

COMPTE DE DONS:
IBAN: CH31 0900 0000 1800 6117 3 / Compte Postfinance en faveur de: Fondation Franz Weber, Case postale, 3000 Bern 13, Suisse

Éditorial

Chère lectrice, cher lecteur



VERA WEBER
Présidente
Fondation Franz Weber

Ayons le courage d'agir !

Il y a des jours où l'on voudrait détourner notre regard. Des catastrophes, des guerres, des émeutes, de la souffrance et tant de vies meurtries ou même anéanties. Au milieu de tout cela, des animaux qui ne peuvent fuir, une nature rendue plus vulnérable, des arbres abattus. Avec ce sentiment que, malgré tous nos efforts, la violence gagne du terrain. Je le connais, ce sentiment. Mais je sais aussi ce qui nous aide à le dépasser : agir, en conscience et en communauté, et reconnaitre ce que nos actions changent concrètement pour les animaux et la nature.

À Tesalia, en Colombie, une ancienne arène accueille désormais des enfants qui jouent au beach-volley. Les gradins sont toujours là. Les familles aussi. Mais on ne s'y réunit plus pour applaudir la mise à mort d'un taureau. On y vient pour jouer, se retrouver, partager un moment heureux. Nous avons contribué à faire interdire les corridas en Colombie. Nous désirions aussi offrir à ces lieux un avenir de paix. Cette première reconversion montre les alternatives qui s'offrent à nous lorsque nous cessons d'accepter la cruauté. Cela demande le courage de renoncer à une tradition ancienne lorsqu'elle fait souffrir un animal.

Ce courage traverse aussi le texte qu'Alika Lindbergh nous offre dans ce numéro. À près de 97 ans, malgré une santé fragile et une vue très éprouvée, elle reprend la plume. Sa tendresse pour le vivant et sa révolte contre l'injustice restent intactes. « Comme les arbres, faisons face avec courage » : tel est l'appel qu'elle nous adresse.

Ces arbres, nous les défendons. Chaque année, nous en sauvons une centaine. Partout en Suisse, cependant, des arbres vénérables sont vus comme des obstacles sur un plan d'aménagement. À Berne, le projet de tram vers Ostermundigen prévoit l'abattage d'environ 300 vieux arbres. On promet de replanter, mais de jeunes plants ne pourrons pas remplacer, avant longtemps, l'ombre et la fraîcheur des grands arbres. Ils ne rempliront pas les mêmes fonctions écologiques, ni n'offriront les refuges que ceux-ci procurent à des milliers d'insectes et d'autres animaux. Après l'été caniculaire que nous venons de traverser, comment pouvons-nous sacrifier ces alliés au nom d'un transport prétendument plus vert ? C'est de l'écologie contre la nature !

« Comme les arbres, faisons face avec courage. »

Je voudrais que cet appel nous accompagne en cette fin d'année. Nous ne pouvons pas tout empêcher. Mais chaque souffrance évitée, chaque espace de nature préservé et chaque arbre sauvé méritent que nous poursuivions notre travail.

Grâce à vous, nous pouvons traduire nos convictions en actions concrètes. Merci de nous en donner les moyens et de continuer à croire, avec nous, que le Vivant mérite tout notre engagement.

Votre Vera Weber.

En Bref



LOUPS EN SUISSE : VERS UNE CHASSE SANS LIMITE ?

En janvier 2025 la loi sur la chasse révisée entrait en vigueur, ouvrant la voie à la régulation dite « proactive » des loups. Résultat : entre le 1er février 2025 et le 31 janvier 2026, 76 loups ont été abattus préventivement pour éviter d'éventuels dommages aux troupeaux.

Mais cela ne semble toujours pas suffire à une partie de nos élus. Le Conseiller aux États Pascal Broulis propose désormais que les loups dits « problématiques », appartenant à une meute, puissent être abattu tout au long de l'année, y compris durant la période des amours et de reproduction (entre février et mai). De son côté, la Conseillère aux États Esther Friedli souhaite que les loups puissent être tirés jusque dans les districts francs fédéraux, pourtant destinés à protéger la faune sauvage.

Les loups pourraient donc être abattus partout et à tout moment, suite à un dommage concret ou même pour prévenir d'éventuels dégâts. Des perspectives particulièrement choquantes pour une espèce protégée, et ce sans démonstration que ces mesures seraient nécessaires pour assurer une protection plus efficace des troupeaux. Au contraire : préserver des zones où le loup peut chasser le gibier en paix permet de l'éloigner du bétail et d'assurer son rôle de régulateur au sein de nos forêts.

La Fondation Franz Weber et Helvetia Nostra se sont fermement opposées aux modifications proposées de la loi sur la chasse, dans le cadre de la procédure de consultation officielle. Oui à la protection des troupeaux mais pas au prix d'une persécution permanente du loup !

HELVETIA NOSTRA PROTÈGE LE PAYSAGE À BLITZINGEN (GOMS, VS)

Saisi par Helvetia Nostra, le Tribunal cantonal valaisan a annulé l'autorisation de construire un complexe touristique de quatre chalets doubles, comprenant 14 appartements et 44 lits, sur plus de 11 000 m² de terrains encore vierges à Chastebiel, au-dessus de Blitzingen. D'après le Tribunal cantonal, le projet ne respectait pas les plans de quartier et aurait compromis la nécessaire réduction de la zone à bâtir, fortement surdimensionnée dans la commune de Goms.

Grâce à cet arrêt, Helvetia Nostra contribue à préserver un paysage encore intact, sur les hauteurs de Blitzingen, en bordure d'une zone de protection du paysage. Ces espaces non bâtis, qui font la beauté et l'identité de nos régions, sont précieux : les protéger, c'est empêcher que le mitage ne les grignote peu à peu.



PODCAST
FONDATION FRANZ WEBER
FUTURE FOR WILDLIFE

En septembre dernier, la Fondation Franz Weber a lancé son podcast, **Future for Wildlife**. Le deuxième épisode est désormais disponible : un entretien avec l'expert en soin des arbres, titulaire du brevet fédéral, Fabian Dietrich. Il nous parle de sa passion pour les arbres, leur vie et leur rôle dans l'écosystème et de tous les services qu'ils nous rendent.

Ecoutez et partagez cet épisode passionnant au moyen de ce **code QR :**

Plus de respect pendant la fête.



OUI à la limitation des feux d'artifice le 29 novembre

Les feux d’artifice : l’envers du décor

Les feux d’artifice nous émerveillent. Mais pour les animaux domestiques et sauvages, leurs détonations imprévisibles et incompréhensibles sont source de peur et de souffrance. Elles éprouvent aussi les jeunes enfants et les personnes sensibles au bruit. S’y ajoute une pollution sonore, lumineuse et chimique. La liberté des uns ne doit-elle pas s’arrêter là où commence celle des autres ?



Pour nous, un spectacle. Pour les animaux, un danger auquel ils ne peuvent échapper.



ANNA ZANGGER
Avocate et directrice des campagnes internationales

Détresse des animaux domestiques, de rente et sauvages

Les feux d’artifice bruyants affectent fortement la faune sauvage, en particulier les oiseaux. Les explosions peuvent provoquer des envols massifs, l’abandon de dortoirs ou de couvées, l’épuisement et des collisions mortelles. Le risque est particulièrement important pendant la reproduction, de mars à août, ainsi qu’en hiver, lorsque les animaux doivent économiser leur énergie pour survivre.

Des mesures effectuées aux Pays-Bas ont montré que des milliers d'oiseaux s'envolaient dès les premières explosions de la Saint-Sylvestre, certains atteignant 500 mètres d'altitude. Sur le lac de Zurich, les comptages réalisés après les feux de la Saint-Sylvestre ont montré qu'il fallait entre trois et dix jours pour que les effectifs d'oiseaux d'eau observés retrouvent leur niveau antérieur. Le dérangement ne cesse donc pas nécessairement avec la dernière fusée.

Les animaux domestiques et de rente ne sont pas épargnés. Chiens, chats, chevaux, vaches ou moutons peuvent ressentir un stress intense, paniquer, tenter de fuir et se blesser. Contrairement à un orage, annoncé par des signes précurseurs, un feu d'artifice les frappe brutalement et de manière imprévisible.

Pollution supplémentaire pour la nature

Les feux d'artifice ne produisent pas seulement du bruit et de la lumière. Ils libèrent des produits chimiques particulièrement polluant dans l'atmosphère, et des débris qui finissent comme déchets considérables dans la nature. Une pollution supplémentaire intolérable, qui vient s'ajouter à toutes les autres sources d'atteintes à l'environnement.

Les pièces d'artifice utilisées pour les feux sont composées à 25% d'éléments pyrotechniques, le reste étant composé d'emballages en bois, en carton, en plastique ou en argile. Ils contiennent non seulement de la poudre noire, mais aussi des composés métalliques qui servent à produire les effets de couleur. En Suisse, les feux d'artifice sont responsables de l'émission de 200 à 400 tonnes de particules fines par an, tout particulièrement pendant le 1er août – soit 2-3% des émissions annuelles du pays.

Les particules et résidus de combustion finissent ensuite dans les sols et les eaux. Des fragments de plastique et d'autres déchets retombent dans les champs, les forêts, les lacs et les cours d'eau, où une partie ne sera jamais ramassée. Les feux d'artifice aggravent enfin le risque d'incendie, particulièrement pendant les périodes estivales de sécheresse.

Impact sur les êtres humains

Chaque année, les feux d'artifice provoquent des brûlures, des blessures aux mains et aux yeux ainsi que des atteintes auditives. Les pics de particules fines peuvent également aggraver les troubles respiratoires.

Les détonations sont particulièrement éprouvantes pour les nourrissons, les jeunes enfants, les personnes hypersensibles ou celles ayant vécu des expériences traumatisantes, telles que des conflits armés. Ce qui représente quelques minutes de divertissement pour les uns peut imposer plusieurs heures d'angoisse aux autres.

Célébrer autrement

Renoncer aux feux d'artifice bruyants ne signifie pas renoncer à la fête. Spectacles lumineux, chorégraphies de drones ou feux à bruit réduit permettent de préserver l'émerveillement tout en diminuant considérablement les nuisances.

L'initiative populaire fédérale « Pour une limitation des feux d'artifice », soumise au vote le 29 novembre 2026, demande d'interdire la vente et l'utilisation des pièces d'artifice qui causent du bruit. Cette interdiction ne serait toutefois pas absolue : pour des événements d'importance suprarégionale, l'autorité cantonale compétente pourrait, sur demande, autoriser exceptionnellement des feux d'artifice avec détonations. Les pièces d'artifice sans effets sonores particuliers, comme les volcans ou les feux de Bengale, resteraient autorisées.

Il ne s'agit donc pas de supprimer toute célébration pyrotechnique, mais de limiter les détonations qui imposent peur et souffrance aux êtres humains et aux animaux qui les subissent. Si certaines manifestations pourraient encore bénéficier d'une dérogation, les tirs bruyants dispersés et incontrôlés ne seraient plus permis. Cette limitation contribuerait également à réduire la pollution et les risques d'incendie. Une fête véritablement réussie ne devrait pas s'organiser au détriment des autres.

Initiative fédérale : votez OUI à l'initiative populaire « Pour une limitation des feux d'artifice » le 29 novembre 2026 !



La fête dure quelques minutes. Ses débris, eux, persistent bien plus longtemps dans l'environnement.

Une arène pour semer la paix

À Tesalia, petite ville du département du Huila, dans le sud-ouest de la Colombie, et ancienne capitale taurine de la région, la Fondation Franz Weber a transformé une arène en terrain de beach-volley. Inauguré les 10 et 11 octobre 2026, ce lieu concrétise la promesse de reconversion qui accompagnait l'interdiction des corridas en Colombie.

Vu du ciel, la place de Tesalia a conservé sa forme. Ce qui a changé, c'est ce qui s'y déroule désormais.



Dans le troisième épisode de Future for Wildlife, Natalia Parra, l'une des grandes voix de la lutte contre la corrida en Colombie, revient sur le combat qui a conduit à son abolition. Elle témoigne depuis l'ancienne arène de Tesalia, transformées en terrain de beach-volley grâce à la Fondation Franz Weber.

Scannez le QR code pour écouter l'épisode !



LEONARDO ANSELMI
Directeur en Europe du Sud et en Amérique latine

« Merci de donner à nos enfants un endroit où se retrouver, où jouer, où grandir. » En entendant ces mots, j'ai senti que la joie immense éprouvée en 2024 trouvait un nouveau prolongement, quelque chose de tangible.

En plus de vingt ans de militantisme, j'ai rarement connu une joie comparable à celle du 28 mai 2024, lorsque la Colombie a adopté la loi interdisant les corridas. Un pays venait de prendre cette décision pour l'ensemble de son territoire. Pour toute notre équipe de la Fondation Franz Weber, c'était une victoire considérable. Pour moi, elle venait aussi couronner tant d'années, tant d'énergie, tant d'émotions consacrées à ce pays. Il est des combats auxquels on donne une part de sa vie. Celui mené en Colombie en fait partie.

Dans ce pays, la banalisation de la violence ne m'a jamais semblé anodine. Quand un peuple a tant souffert du conflit armé, de la mort de l'autre, de la peur, apprendre à applaudir la souffrance d'un animal est particulièrement grave. C'est pourquoi l'interdiction nous avait donné tant d'espoir.

Nous avions ouvert une porte. Il fallait désormais aider à la franchir.

La loi prévoyait une reconversion des métiers, des pratiques culturelles et des arènes elles-mêmes. Pour tenir cet engagement, il fallait des moyens, des solutions de remplacement et des lieux où se lancer. C'est ainsi qu'est né le projet culturel Otro Toro. D'abord un documentaire, puis un petit livre ; aujourd'hui, le projet soutient également des initiatives de reconversion professionnelle.

Notre Fondation a aussi décidé de financer la transformation d'une arène. Restait à choisir laquelle, parmi les quelque cent cinquante que compte la Colombie. Bogotá, Medellín ou Cali auraient davantage de chances de réunir des fonds et de trouver une nouvelle vocation aux leurs. Dans les petites communes aux budgets modestes, la promesse serait bien plus difficile à tenir.

Après avoir étudié de nombreux projets, nous avons choisi Tesalia, ancienne capitale taurine du Huila. Sur le logo même de la commune figurent des arènes et une tête de taureau : la tauromachie s'affichait jusque dans l'image que la ville présentait au monde. Transformer son arène, c'était lui permettre de commencer à réinventer cette part de son identité.

Mais une autre raison, plus profonde encore, a guidé notre choix. Tesalia se trouve dans une région marquée de longue date par la violence. En octobre 2024, puis en décembre 2025, la ville avait subi des attentats, des explosions et des fusillades lors d'attaques de groupes armés et d'affrontements avec la police. Ici, créer un lieu où se retrouver et faire du sport avait donc une portée qui dépassait largement la fin de la torture animale.



L'ancienne arène devient la "Plaza de Todos y Todas", un espace dédié au sport, à la culture et au vivre-ensemble.



Les 10 et 11 octobre, nous avons inauguré l'ancienne arène, devenue un terrain de beach-volley. Tout au long du week-end, des dizaines de matchs s'y sont succédé. Il y a eu de la danse, de la musique, des fanfares scolaires. Les habitants étaient de la partie ; certains étaient venus vendre des fruits et du café. Les familles ont rempli les gradins et le lieu tout entier s'est animé d'une fête dont le souvenir m'émeut encore.

Ce sont surtout les remerciements des parents qui m'ont touché. Ils nous confiaient leurs craintes face à la drogue, au recrutement des jeunes par les groupes armés. Ils nous parlaient aussi de leurs filles qui, faute de perspectives, risquent de tomber aux mains de ceux qui les exploitent sexuellement. À leurs yeux, ce terrain était un lieu où leurs enfants pourraient se retrouver, être à l'abri et consacrer leur temps à une activité qui leur ferait du bien.

Nous avions financé la reconversion d'une arène. Ces parents nous en révélaient toute la portée. J'ai compris alors que ce que nous promettions depuis des années commençait à devenir réalité : mettre fin à la cruauté envers les animaux, c'est aussi rendre nos sociétés meilleures. Nous leur avions apporté quelque chose. Ce qu'ils nous offraient en retour était infiniment plus grand.

Pendant ces deux jours, je n'ai pas vu un seul enfant sortir son téléphone. Pas de disputes, pas de bagarres, personne qui fume ou qui boit. J'ai vu des matchs, entendu de la musique, vu des voisins heureux d'être ensemble et des familles reconnaissantes. Je garde en mémoire ces enfants et ces jeunes qui rentraient chez eux épuisés après avoir joué. Ils avaient bougé, partagé de bons moments, pris plaisir à être ensemble. Là où l'on tuait autrefois des taureaux, on se dépensait désormais en faisant du sport. Cette expérience m'a confirmé une chose que l'on oublie parfois lorsqu'on parle de faire évoluer une culture. Il faut expliquer pourquoi certaines pratiques doivent disparaître et en proposer d'autres. Mais il faut aussi donner à ces autres façons de vivre des lieux où s'épanouir. Pour jouer, un enfant a besoin d'un terrain. Pour se retrouver, une communauté a besoin de lieux de rencontre. Et pour qu'une promesse inspire confiance, il faut qu'on puisse la voir se réaliser.

Là où l'on avait applaudi la violence envers les animaux et bafoué les droits des enfants, le sport réunissait désormais les familles. Cela n'efface ni les souffrances des taureaux ni la dure réalité du quotidien à Tesalia. Mais quelque chose a été semé, qui peut grandir. Avec cette première arène reconvertie de Colombie, nous apportons notre pierre à l'édifice. Nous avons voulu rendre cette transformation possible pour qu'elle donne l'exemple et pour que d'autres prennent le relais : entreprises, philanthropes, fondations qui pourraient, à leur tour, aider une autre petite ville à transformer son arène. Bien d'autres communautés doivent pouvoir bénéficier, elles aussi, des effets concrets de la loi, dans des lieux qui leur ouvrent de nouvelles perspectives.

En 2024, nous avions célébré une décision historique. À Tesalia, nous avons vu des familles lui donner vie. J'ai compris alors pourquoi nous avions tant donné à ce combat : parce qu'en finir avec les corridas peut aussi ouvrir de nouveaux horizons aux êtres humains et nous permettre de bâtir une société meilleure. Ces enfants qui inventaient un autre avenir en jouant, ces familles réunies : c'était la première graine. Une graine de paix.



Pour le taureau, la fin des corridas. Pour Tesalia, le début d'une autre histoire



Des familles entières, accompagnées de leurs animaux, ont assisté à la fête d'inauguration tout au long du week-end.



Les publications de la Fondation Franz Weber

L'engagement en mots, la planète en héritage.

Franz Weber — L'homme aux victoires de l'impossible
René Langel, 2004

Entre chien et loup — Contes
Franz Weber, 2009

Cuisiner simple et responsable !
Vera Weber et Lukas Stalder









Le paradis sauvé
Franz Weber, 1986



Une heure en Lavaux — Sur les pas de Franz Weber
Bertil Galland, 2011



Des montagnes à soulever
Franz Weber, 1976



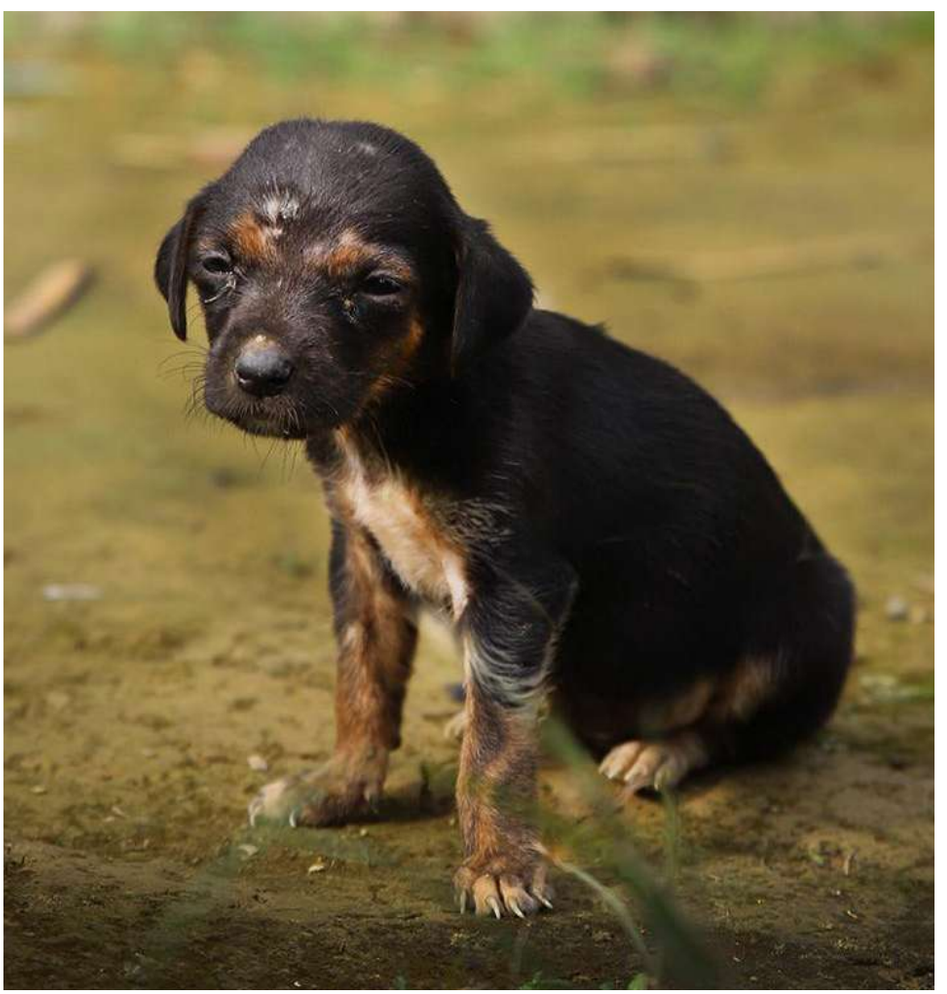
Une heure avec la Création
Franz Weber, 2009

Commandez maintenant et faites le bien, CHF 10.– chacun

A commander par e-mail à l'adresse ffw@ffw.ch ou par téléphone au 021 964 24 24
Fondation Franz Weber, Case postale, CH-3000 Berne 13, Suisse

La Colombe Rouge : apprendre à sauver

Une catastrophe frappe des êtres chers, des familles, des communautés entières. En quelques secondes, des vies sont chamboulées, parfois même emportées, et des habitations détruites, des quartiers rendus méconnaissables. Parmi les survivants, certains cherchent un proche. D'autres attendent aussi des nouvelles de leur chien, de leur chat, resté prisonnier des ruines. Dans cette détresse profonde, les liens qui nous unissent aux animaux prennent tout leur sens.



Pour ceux qui ont tout perdu, retrouver leur animal, c'est retrouver une part de leur foyer.

LEONARDO ANSELMI
Directeur en Europe du Sud et en Amérique latine

En juin puis en août 2026, de violents séismes ont frappé le Venezuela et la Colombie. Sous l'égide de la Colombe Rouge, la Fondation Franz Weber a mobilisé des sauveteurs et vétérinaires pour porter secours aux animaux. Ces évènements douloureux et les interventions d'urgence qui ont suivi l'ont rappelé : le travail de fond doit commencer bien en amont du drame, par la formation.

À Pereira, dans l'ouest de la Colombie, une famille avait perdu plusieurs de ses proches. Leur chat Azul était lui aussi porté disparu, sous les décombres d'un bâtiment. Pendant plusieurs nuits, ses maîtres avaient veillé, pleurant les disparus, mais espérant encore le retrouver vivant.

Puis, un soir, les sauveteurs ont annoncé la bonne nouvelle. La famille s'est aussitôt précipitée au chevet du chat, qui fut sorti des ruines, sain et sauf. Les larmes de joie se sont mêlées à celles du deuil. Pour le vétérinaire colombien Edyr Rodríguez, qui participait à ce premier sauvetage à Pereira, ces retrouvailles restent un souvenir particulièrement marquant. Au beau milieu des décombres, cette famille retrouvait un être aimé.

Mais pour rendre ces retrouvailles possibles, il fallut s'aventurer dans une zone dangereuse et mener le sauvetage à son terme. Car vouloir sauver une vie ne suffit pas : encore faut-il savoir s'y prendre.

Secourir sans mettre en danger

On ne s'improvise pas sauveteur. Intervenir dans un bâtiment effondré exige de savoir évaluer les risques, de maîtriser les gestes de secours et se coordonner avec les équipes déjà présentes. Sans préparation, on s'expose à la blessure et l'on risque de devenir soi-même une victime à prendre en charge, tout en mettant autrui en danger.

Il faut également composer avec les contraintes d'une ville dévastée. Les véhicules manquent, les routes sont parfois coupées, les hébergements se font rares. Les services publics sont débordés - leurs employés ayant souvent leur propre famille à secourir. Chaque équipe mobilise des ressources dont d'autres ont besoin.

L'organisation et la coordination temporelle et logistique de l'intervention sont donc essentielles. Une fois sa mission achevée, une équipe doit passer le relai aux suivantes. Cette discipline s'apprend, au même titre que les techniques de sauvetage.

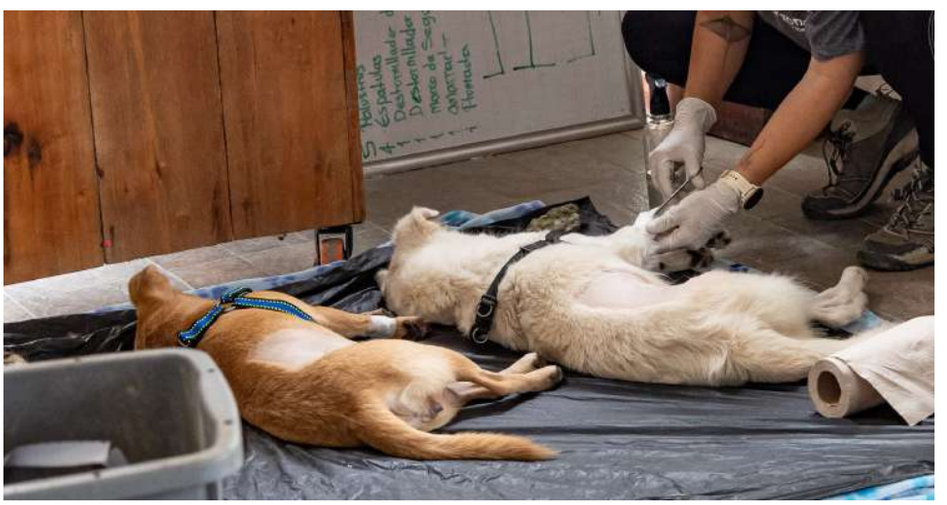
Des ruines aux soins

En Colombie, les premiers intervenants ont été déployés moins de 72 heures après le séisme du 10 août. À Cali et à Pereira, au moins 22 animaux ont été extraits vivants des décombres, grâce notamment à des sauveteurs brésiliens et à des vétérinaires colombiens.

Dans le Chocó, une région particulièrement modeste de l'ouest du pays, les besoins étaient différents. Il fallait rejoindre les communautés éloignées, évaluer l'état des animaux, les soigner et prévenir toute souffrance supplémentaire. Du 16 août au 25 septembre, six vétérinaires ont travaillé dans une structure mobile. Huit communautés ont bénéficié de leur intervention : plus de 3 000 consultations et soins, au moins 1 300 stérilisations et huit tonnes de nourriture distribuées.

Au Venezuela, après le séisme du 24 juin, près de 3 000 animaux ont été pris en charge à Caraballeda et à Playa Grande. Les équipes y ont assuré plus de 5 000 consultations et soins, distribué plus de 20 tonnes de nourriture et effectué près de 400 stérilisations.

Ces interventions montrent toute l'étendue des besoins. Après les sauvetages, les soins doivent perdurer. Chaque étape nécessite des compétences adaptées et une coordination capable d'assurer la continuité des secours.



Pendant plus d'un mois, une équipe de six vétérinaires a silloné huit communautés isolées du Chocó avec une clinique mobile.



Former aujourd'hui pour protéger demain

C'est dans cet esprit que la Colombe Rouge a lancé un cycle de formations destiné aux administrations publiques, aux pompiers, aux vétérinaires et aux autres acteurs des secours.

Quatre ateliers ont déjà été organisés portant sur la protection des animaux d'élevage lors de catastrophes, la réduction des risques, la coordination entre institutions et la gestion des dons. Comment prévoir la prise en charge des animaux ? Répartir les responsabilités ? Faire parvenir une aide réellement utile ? Autant de questions auxquelles il faut répondre avant l'urgence.

L'objectif est d'atteindre dix ateliers pédagogiques d'ici à la fin de 2026, de compléter ce cursus et d'intensifier, à travers l'école de la Fondation Franz Weber, la formation des administrations à la prévention.

Le 20 octobre, la Colombe Rouge et la mairie de Bogotá, capitale de la Colombie, ont réuni des institutions nationales, départementales et municipales, la police, l'armée, les pompiers et des universités. Cette rencontre visait à amorcer un travail commun de formation, de prévention et d'organisation des secours. Le modèle sera ensuite proposé à d'autres pays, avec l'ambition de constituer une coalition latino-américaine.

Pour les animaux, l'enjeu est vital : ils ne doivent plus dépendre d'une aide improvisée, mais avoir leur place dans les dispositifs de secours. Tout cela pour mieux anticiper les catastrophes à venir : qu'au prochain séisme, les équipes sachent déjà qui contacter, où se rendre et comment agir. Pour que davantage d'animaux, comme Azul, retrouvent leur famille.



Réunion organisée à l'initiative de la FFW et de la mairie de Bogotá, avec la participation des pompiers, de la police, de l'armée, d'associations vétérinaires, d'universités, ainsi que d'autres mairies et collectivités territoriales de tout le pays.

LA COLOMBE ROUGE
FFW.ch

La Colombe Rouge : une « Croix-Rouge pour les animaux »

Franz et Judith Weber rêvaient d'une « Croix-Rouge pour les animaux ». Sous l'égide de la Colombe Rouge, la Fondation Franz Weber porte secours aux animaux victimes de catastrophes et prépare les interventions de demain par la formation et la prévention.

La Colombe Rouge ne peut cependant intervenir partout. Elle concentre ses forces et ses efforts là où la Fondation possède des connaissances solides du terrain et dispose des moyens, des équipes et des relais locaux nécessaires pour acheminer une aide efficace et en assurer le suivi. C'est le cas en Amérique latine, où nous sommes présents depuis de nombreuses années : nous y parlons la langue, connaissons les réalités locales et pouvons compter sur des personnes de confiance. Cette connaissance est indispensable pour nous engager pleinement et mener nos actions jusqu'au bout.

Votre testament en faveur des animaux et de la nature

CONTINUEZ À PROTÉGER LES ANIMAUX ET LA NATURE, AU DELÀ DE VOTRE EXISTENCE.

Que ce soit en Suisse ou dans le monde, la Fondation Franz Weber est la championne de la cause animale et de la protection de la nature. Pour nous, il est de notre devoir de défendre et de donner une voix à ceux qui n'en ont pas.
Si votre souhait est de venir en aide à la nature et aux animaux, même au-delà de votre existence, nous vous remercions de penser à la Fondation Franz Weber dans vos dernières volontés.

Contactez-nous par téléphone pour un conseil confidentiel et sans engagement. Notre spécialiste, Lisbeth Jacquemard, vous soutiendra volontiers et se fera un plaisir de vous renseigner.

Fondation Franz Weber
Case postale, 3000 Berne 13
T +41 (0)21 964 24 24

VOTRE GUIDE SUCCESSORAL

Commandez gratuitement notre guide successoral spécialement conçu pour vous.

ffw@ffw.ch ou
T +41 (0)21 964 24 24



FONDATION FRANZ WEBER

Les oreilles des éléphants et des orques





Dans la savane comme dans l'océan, chaque son a un sens. Dans un zoo ou un delphinarium, il ne reste que du bruit.

Éléphants et orques parcourent d'immenses distances, vivent dans des sociétés complexes et tissent des liens familiaux profonds. D'une intelligence remarquable, ils dépendent des sons pour communiquer, s'orienter, reconnaître leurs proches et percevoir leur environnement. Les enfermer dans des espaces exigus, artificiels et bruyants, c'est leur infliger, au-delà de la privation de liberté, une violence sensorielle permanente.



DR. MONICA V. BIONDO
Biologiste, responsable de la recherche et de la conservation



DR. KEITH LINDSAY
Biologiste et spécialiste des éléphants

Les oreilles des éléphants

Les grandes oreilles mobiles des éléphants sont célèbres par leur taille. Mais peu de gens réalisent à quel point leur ouïe leur est vitale. Les éléphants produisent des dizaines de grondements, rugissements, cris et barrissements, dont certains se situent dans les infrasons : ils sont trop graves pour être perçus par l'oreille humaine, mais peuvent parcourir plusieurs kilomètres. Grâce à ces appels, les éléphants peuvent rester en contact avec des membres éloignés de leur famille, coordonner leurs déplacements, percevoir et signaler un danger ou encore rechercher un partenaire.

Les éléphants ne perçoivent d'ailleurs pas leur environnement uniquement par leurs oreilles : les vibrations produites par leurs congénères se propagent également dans le sol et sont détectées par leurs pieds avant d'être transmises à l'oreille interne. Lorsqu'un éléphant s'immobilise, pose fermement ses pieds sur le sol et déploie ses oreilles, il peut ainsi « écouter » tout son environnement, jusque dans ses vibrations. Son univers sonore constitue donc un réseau de communication essentiel à sa vie sociale, à son orientation et à sa survie.

L'orque à l'écoute de l'océan

Dans l'océan, où la visibilité est sou-

vent limitée, le son constitue l'un des principaux canaux sensoriels des orques. Parallèlement à leur vision, elles utilisent l'écholocalisation pour percevoir leur environnement et, en particulier, leurs proies potentielles. Elles émettent des séries de « clics » qui prennent naissance dans la région nasale et sont concentrés et dirigés par le « melon », un organe graisseux situé dans le front. Ces sons se réfléchissent sur les obstacles, les reliefs sous-marins ou les animaux environnants. Chez les odontocètes, les échos sont transmis au système auditif notamment par l'intermédiaire de tissus adipeux spécialisés situés dans la région de la mâchoire inférieure.

Un orque peut ainsi localiser une proie et évaluer sa distance, sa direction et certaines de ses caractéristiques, même dans l'obscurité. Les orques utilisent également des sifflements et des appels pulsés pour communiquer avec les membres de leur groupe. De nombreuses populations et unités sociales possèdent des répertoires vocaux caractéristiques. Chez certaines populations particulièrement bien étudiées, ces « dialectes » diffèrent d'un groupe social à l'autre et sont étroitement liés aux lignées maternelles. Ces traditions vocales sont apprises socialement et transmises de génération en génération. Pour un orque, le son est donc à la fois un moyen de percevoir son environnement, de chasser, de communiquer et d'appartenir à une communauté.

Les cultures non humaines

L'intelligence des éléphants et des orques ne s'exprime pas uniquement à l'échelle individuelle. Ces animaux acquièrent auprès des membres de leur groupe des connaissances, des comportements et des modes de communication qu'ils transmettent ensuite aux générations suivantes. Chez les éléphants, les individus âgés et expérimentés – en particulier les matriarches – conservent la mémoire des points d'eau, des routes migratoires et des dangers, tandis que les jeunes apprennent progressivement les règles complexes de la vie sociale.

Chez les orques, de nombreuses populations et unités sociales possèdent leurs propres dialectes, techniques de chasse, préférences alimentaires et traditions sociales.

Ces comportements acquis par apprentissage social et transmis au sein d'un groupe répondent à la définition de la culture utilisée en biologie comportementale.

Les orques dans les prisons acoustiques des bassins

Dans l'océan, un orque peut changer de profondeur ou s'éloigner d'un bruit gênant. Dans un delphinarium, les pompes et les systèmes de filtration, la musique, les installations techniques et les sons provenant du public peuvent influencer le paysage sonore sous-marin. Parallèlement, les parois rigides du bassin créent un environnement acoustique fortement réfléchissant, marqué par la réverbération. L'orque ne peut ni échapper au bruit ni choisir le silence.

Pour un orque, le bruit est plus qu'une simple nuisance auditive : il peut perturber l'un de ses principaux moyens de percevoir le monde. À l'échelle humaine, on pourrait comparer cet environnement au fait de vivre dans une pièce exiguë, intensément éclairée et couverte de miroirs, au milieu d'un bourdonnement permanent : les signaux se répercutent dans toutes les directions, l'horizon disparaît et aucun refuge silencieux n'est possible.



Pour un animal qui s'oriente par le son, un aquarium représente une "cage" de résonance.

Les éléphants dans le grondement des villes

Dans un zoo, les éléphants sont plongés dans un paysage sonore qu'ils n'ont pas choisi : voix des visiteurs, installations techniques, travaux et circulation environnante. Ils ne perçoivent pas tous ces sons comme nous les percevons. Certains sons et certaines vibrations d'origine humaine contiennent de très basses fréquences et peuvent se propager aussi bien dans l'air que dans le sol, précisément dans la gamme à laquelle les éléphants sont particulièrement sensibles.

À Bâle, par exemple, le zoo est enclavé dans la ville, à proximité de voies ferrées, de routes et de lignes de tram. Situé en périphérie du parc, l'enclos des éléphants est directement exposé à cet environnement. Concrètement, un éléphant pourrait y percevoir une superposition presque permanente de vibrations provenant notamment des trains, des trams, de la circulation routière, des installations techniques et des visiteurs.

Pour nous, cela pourrait s'apparenter à la nuisance que représente le fait de vivre au-dessus d'une voie ferrée ou à côté d'un chantier permanent. Pour l'éléphant, toutefois, les vibrations sonores constituent un moyen essentiel de percevoir son environnement et de communiquer. Les bruits urbains et ceux produits par le zoo peuvent donc masquer les signaux de ses congénères et contribuer à élever son niveau de stress, sans qu'il puisse s'éloigner de ce bombardement incessant pour retrouver le calme.



En plein centre urbain, le zoo de Bâle expose ses éléphants à un payage sonore de trains, de trams et de circulation.

De l'éléphant au lamantin, en passant par l'orque

Les lamantins sont de proches parents des éléphants, tout en étant des mammifères marins entièrement aquatiques. Ils constituent ainsi un lien direct entre l'éléphant et l'orque.



En 2012, la Suisse a décidé d'interdire l'importation de dauphins et d'autres cétacés. Depuis 2013, aucun cétacé ne peut plus être importé. Or, le Zoo de Bâle prévoit aujourd'hui de détenir d'autres grands mammifères marins : des lamantins.

Les lamantins ne sont juridiquement pas couverts par l'interdiction d'importer des cétacés. Mais, sur le plan biologique, la question fondamentale reste la même : des mammifères aquatiques hautement spécialisés ont-ils leur place dans le bassin d'un zoo ? Pour la Fondation Franz Weber, la réponse est claire : non.

Créer aujourd'hui une telle forme de captivité n'est plus acceptable.

Mettre fin à la captivité des orques et des éléphants

Pour les éléphants et les orques, comme pour de nombreuses autres espèces dont la perception sensorielle diffère de la nôtre ou se révèle plus sensible dans certains domaines, la captivité dans les zoos représente une souffrance permanente. Aucun bassin ne peut reproduire l'immensité de l'océan, les variations de profondeur et sa diversité acoustique. Aucun enclos ne peut offrir aux éléphants l'espace, les relations familiales et la liberté de mouvement dont ils ont besoin.

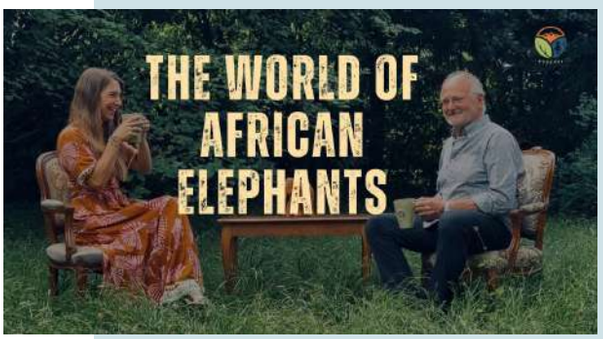
À travers ses campagnes « ELE » et « In Situ », la Fondation Franz Weber défend une transformation profonde de l'industrie des zoos ainsi qu'une évolution morale plus large. Plutôt que d'exhiber des animaux exotiques pour divertir le public et de les faire se reproduire sans aucune perspective de réintroduction dans la nature, les zoos doivent devenir de véritables centres consacrés en priorité aux soins et au sauvetage des espèces animales indigènes, à une sensibilisation efficace du public et à la conservation de la faune sauvage dans ses habitats naturels.

Quand la culture animale entre dans les politiques internationales

La culture non humaine est désormais reconnue jusque dans les enceintes internationales. La Convention sur la conservation des espèces migratrices appartenant à la faune sauvage (CMS) définit la culture animale comme un ensemble d'informations ou de comportements partagés au sein d'un groupe et acquis par apprentissage social. Elle demande aux États de tenir compte de ces processus dans leurs politiques de conservation, notamment lorsque des groupes culturellement distincts sont exposés à des menaces particulières.

Lors de la dernière Conférence des Parties à la CMS, organisée en mars 2026 à Campo Grande, au Brésil, à laquelle la Fondation Franz Weber a participé, cette reconnaissance a encore été renforcée. La CMS affirme ainsi que la conservation efficace d'une espèce peut aller au-delà du simple nombre d'individus survivants : les structures sociales et la capacité d'une population à transmettre les connaissances acquises peuvent également être déterminantes pour sa conservation à long terme.

Cette reconnaissance éclaire d'un jour nouveau les conséquences de la captivité. Séparer un éléphanteau de sa famille ou déplacer un orque dans un groupe qui lui est étranger ne rompt pas seulement des liens affectifs : cela peut interrompre la transmission de connaissances, de dialectes et de traditions développés au fil des générations. La dispersion de chaque famille peut ainsi entraîner la disparition d'une part irremplaçable du patrimoine culturel non humain.



Pour en savoir plus sur les éléphants

Dans le premier épisode de Future for Wildlife, le podcast de la Fondation Franz Weber, le Dr Keith Lindsay, biologiste spécialiste des éléphants d'Afrique, nous a parlé de la biologie des éléphants sauvages, des effets dévastateurs de la captivité et de la nouvelle vie de certains dans les sanctuaires. Écoutez ici notre entretien avec le Dr Lindsay :

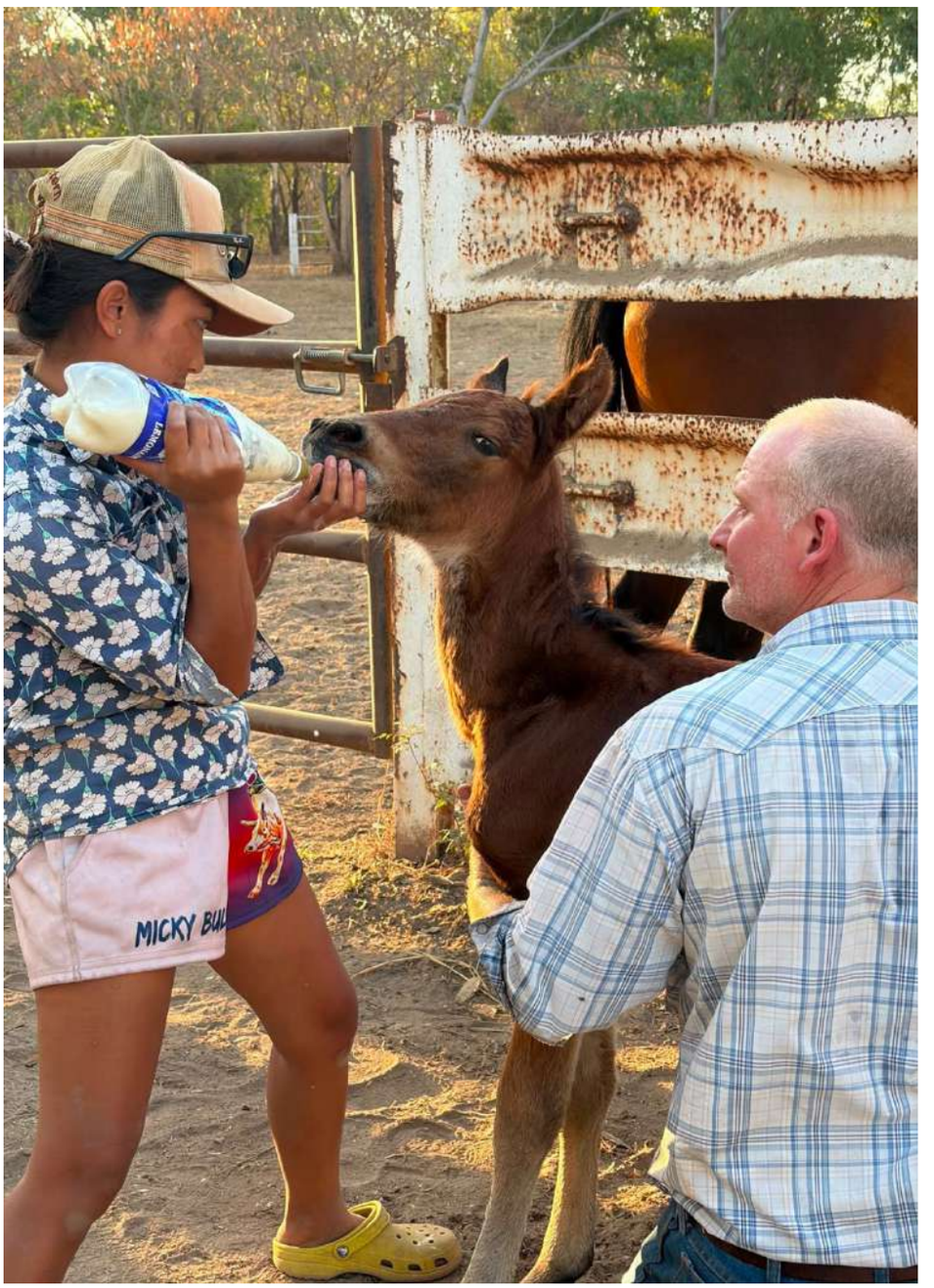


Bonrook: de la douleur profonde à une nouvelle joie

Ces dernières semaines à Bonrook ont été riches en émotions, entre grand soulagement, profonde tristesse et nouvelles naissances – nous rappelant avec émotion à quel point la fin d'une vie et le début d'une autre peuvent parfois se côtoyer.



VIKTORIA KIRCHHOFF
Représente de la FFW en Australie & Chargée de projet pour les sanctuaires de chevaux



Tim Hamilton, qui s'occupait des chevaux de la station de Bonrook en l'absence de Sam, et son épouse Irma tentent de nourrir au biberon River, un poulain affaibli. Photos : Marian Anderson

Commençons par la bonne nouvelle : Sam, notre responsable de longue date à Bonrook, est enfin de retour après un long séjour à l'hôpital. Son état est stable, même s'il lui faudra encore du temps pour se rétablir complètement. C'est donc avec d'autant plus de plaisir que nous le voyons envisager l'avenir avec optimisme, heureux d'être enfin de retour chez lui, à Bonrook, auprès des chevaux.

Mais la joie suscitée par le retour de Sam s'est aussi mêlée à une profonde tristesse. Vous souvenez-vous de Fina, la jument que nous avions sauvée en novembre dernier, avec Sheelah, au sein d'une communauté aborigène ? Au début de cette année, nous avons découvert que Fina attendait un poulain. La gestation d'une jument durant environ onze mois, il était clair qu'elle était déjà pleine lorsqu'elle est arrivée chez nous. Le 6 août, elle a donné naissance à un petit mâle, que j'ai appelé River.

À Bonrook, nous ne faisons pas d'élevage et ne souhaitons pas faire naître de poulains. Mais lorsque nous sauvons une jument déjà pleine, son poulain est bien entendu lui aussi sous notre responsabilité.

River, un poulain très fragile

Dès sa naissance, River nous a beaucoup inquiétés. Il était faible et manquait visiblement de forces. Lorsqu'il essayait de téter, Fina le repoussait régulièrement et semblait ne produire que très peu de lait. Tim Hamilton, qui connaît très bien les chevaux et à qui j'avais confié les soins de nos chevaux pendant l'absence de Sam, s'est occupé de River avec un immense dévouement. Avec sa femme, il a tout fait pour essayer de le nourrir au biberon.

Malgré tous leurs efforts, l'état de River a continué à se dégrader. Lorsqu'il a commencé à présenter un écoulement nasal purulent et des difficultés respiratoires, Tim l'a immédiatement emmené chez le vétérinaire. River

souffrait d'une infection des voies respiratoires. Il n'avait probablement pas reçu suffisamment de colostrum – le premier lait maternel, particulièrement riche en anticorps – et ne disposait donc pas des défenses immunitaires dont un nouveau-né a tant besoin. Le vétérinaire l'a réhydraté, lui a administré des antibiotiques et prescrit un traitement pour les jours suivants.

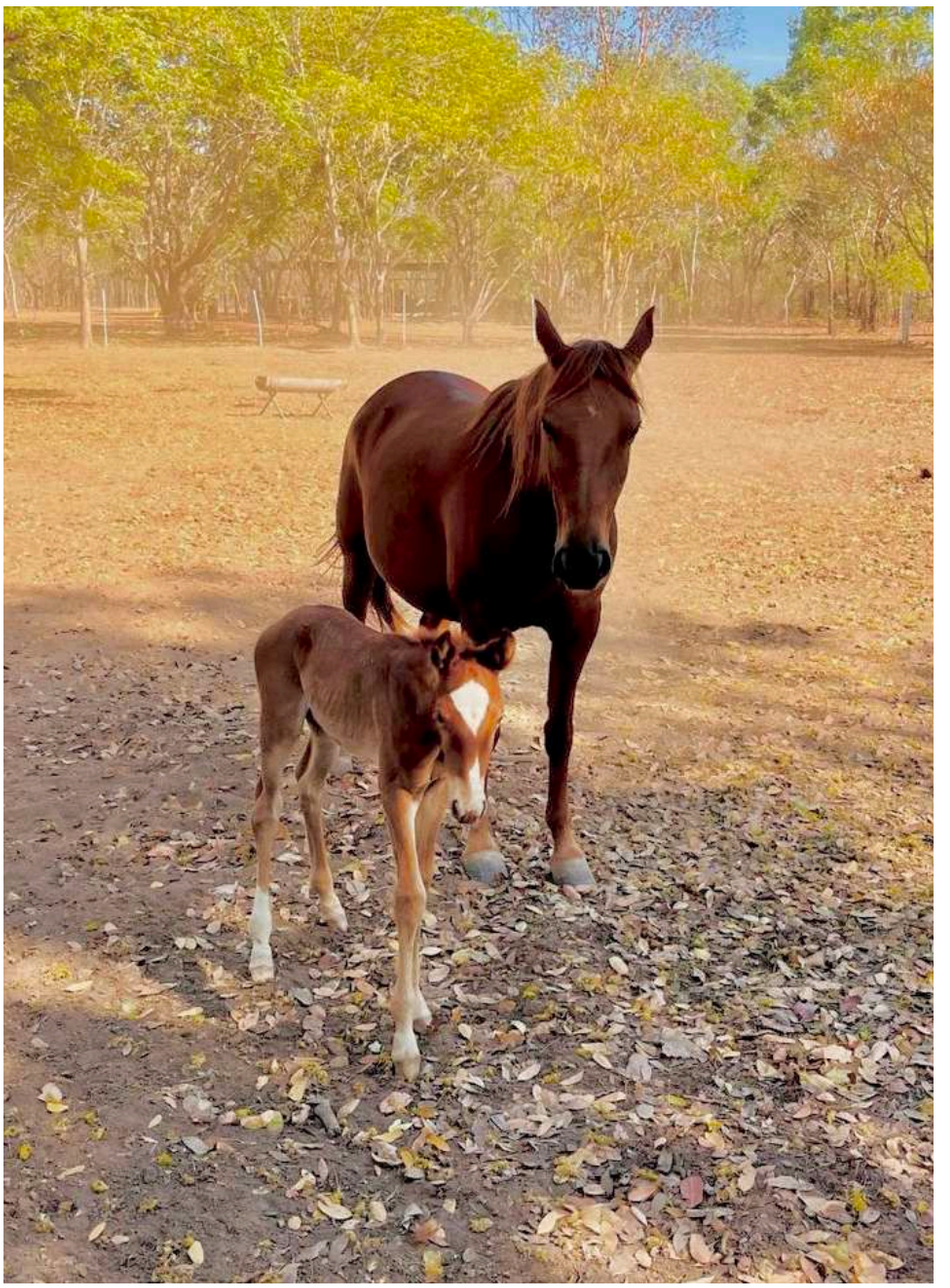
Dans un premier temps, son état a semblé s'améliorer et nous avons repris espoir. Mais quelques jours plus tard, River s'est de nouveau affaibli. Un soir, Tim a eu un mauvais pressentiment et, vers 22 heures, il est retourné voir comment il allait. Il a alors trouvé le petit River sans vie, appuyé contre une botte de foin. Il n'avait que deux semaines.

Sa disparition nous a tous profondément touchés, et Tim tout particulièrement. Il a fait tout ce qui était en son pouvoir pour sauver cette petite vie. Mais parfois, même tout notre amour, tous nos soins et toute notre volonté ne suffisent pas à retenir auprès de nous un petit être. Il faut alors accepter de le laisser partir, et croire qu'il retrouvera son chemin vers la lumière.

De la tristesse naît un nouvel espoir

Trois semaines plus tard à peine, Bonrook nous a rappelé, de façon presque miraculeuse, combien la tristesse et la joie peuvent parfois se côtoyer. Le soir du 9 septembre, Jeannie, une jument que nous avions elle aussi sauvée en novembre dernier, a donné naissance à un petit mâle en parfaite santé, plein de force et de vitalité.

Je l'ai appelé Phoenix, en référence à l'oiseau mythique qui renaît de ses cendres après avoir traversé les flammes. Un symbole de vie nouvelle, de force retrouvée et d'espoir, mais aussi un hommage au petit River, qui n'a malheureusement pas eu la chance de grandir.



Phoenix, un poulain en pleine santé, aux côtés de sa mère Jeannie, à Bonrook. Après la douloureuse perte de River, il apporte à nouveau joie, espoir et vie à notre station. Photo : Viktoria Kirchhoff

Une source d'espoir pour Sam

Phoenix grandit à merveille et, après ces semaines difficiles, apporte un nouveau souffle de vie et de joie à Bonrook. Pour Sam en particulier, le petit Phoenix est une véritable source d'espoir. Alors qu'il lui faut encore du temps pour retrouver pleinement ses forces, la vitalité et la joie de vivre du jeune poulain lui apportent à leur tour énergie, réconfort et confiance en l'avenir.



Protégez les animaux et la nature

DEVENEZ MEMBRE-DONATEUR DE LA FONDATION FRANZ WEBER!

La Fondation Franz Weber – engagée depuis 1975 pour protéger les animaux et la nature !

Ensemble, nous avons accompli tant de choses... et nous ne comptons pas nous arrêter là ! Continuons, main dans la main, à bâtir un avenir plus juste pour les animaux et la nature.

Votre soutien est bien plus qu'un geste : il est le moteur de nos succès ! Depuis plus d'un demi-siècle, la Fondation Franz Weber se bat sans relâche pour le bien-être animal et la préservation de notre environnement – et nous remportons souvent de grandes victoires.

Grâce à votre générosité et votre confiance, nous avons déjà accompli tant de choses. Ensemble, nous pouvons aller encore plus loin pour bâtir un avenir meilleur pour les animaux et la nature – et pour les générations futures.

Votre Fondation Franz Weber

1975 – 2025
50
FONDATION FRANZ WEBER

COMPTE POUR VOS DONS
IBAN: CH31 0900 0000 1800 6117 3

Compte Postfinance
en faveur de: Fondation Franz Weber,
Case postale, 3000 Bern 13, Suisse
T +41 (0)21 964 24 24
ffw@ffw.ch | www.ffw.ch

En sécurité et en liberté : les nouveaux protégés d'Equidad

Ces derniers mois, de nombreux chevaux qui n'avaient nulle part où aller ont trouvé un nouveau foyer dans notre sanctuaire en Argentine. Parmi eux, Renato, un jeune hongre retrouvé totalement épuisé alors qu'il tirait une lourde charrette chargée de déchets, ainsi que Sofía et Canela, une jeune jument et une ânesse âgée qui avaient toutes deux un besoin urgent d'un lieu sûr où vivre.

Portraits de Canela (à gauche) et de Renato (à droite), dont les expressions reflètent désormais une paix et une sérénité retrouvées. Photos: FFW







TOMAS SCIOLLA
Directeur
du Sanctuaire Equidad



Renato près de la charrette qu'il était contraint de tirer chaque jour, chargée de montagnes d'ordures et de fardeaux écrasants, bien au-delà de ce que son corps pouvait supporter. C'est encore la brutale réalité d'innombrables chevaux exploités à travers l'Amérique du Sud.

Le sauvetage de Renato a commencé grâce à la vigilance d'une femme. Habitante d'une ville voisine et suivant le travail d'Equidad, elle a aperçu le jeune hongre attelé à une charrette surchargée de déchets. Renato était épuisé et blessé. Plutôt que de détourner le regard, elle a appelé la Fondation Franz Weber (FFW) à l'aide, ce qui a conduit à l'intervention de la police. Ce simple geste allait changer à jamais la vie de Renato...

Les autorités ont saisi Renato, mais ne disposaient ni des infrastructures nécessaires ni d'un lieu adapté pour accueillir un cheval. Le seul lieu disponible disponible était le dépôt municipal réservé aux véhicules saisis. Renato ne devait certes plus tirer sa charrette, mais il restait entouré de véhicules, sans écurie, sans pâturage, ni aucun espace adapté à ses besoins. Il avait échappé au danger immédiat, mais était encore loin d'être véritablement en sécurité.

En sécurité durant la procédure

Comme Renato était toujours officiellement entre les mains des autorités, il ne pouvait pas, dans un premier temps, quitter le territoire de la ville. L'équipe de la FFW s'est donc occupée de lui au dépôt municipal, puis lui a trouvé en ville un lieu d'accueil temporaire, où Renato a été hébergé pendant la procédure.

Cette solution provisoire lui offrait enfin un environnement sûr, mais son avenir restait incertain. Ses anciens propriétaires cherchaient en effet à le récupérer. Tant qu'aucune décision définitive n'était rendue, le risque était bien réel de voir Renato contraint de retourner à la vie dont il venait tout juste d'être libéré.

La FFW a entrepris les démarches juridiques nécessaires, réuni les preuves vétérinaires et défendu Renato tout au long de la procédure. Derrière chaque rapport, chaque échange et chaque intervention, un seul objectif : faire en sorte que Renato ne soit plus jamais attelé à une charrette ! Après de longues journées d'attente, nous avons finalement obtenu gain de cause et l'autorisation de transférer définitivement Renato à Equidad, où il serait enfin véritablement en sécurité.

La confiance se construit avec le temps

Nous avons progressivement familiarisé Renato avec son nouveau foyer et ses nouveaux compagnons. La charrette avait disparu, mais les traces laissées par cette vie étaient toujours bien présentes. Renato restait constamment sur ses gardes et avait particulièrement peur des cordes. Les soigneurs du sanctuaire le savent : la confiance se construit avec le temps. Grâce à un quotidien calme et rassurant, nous avons laissé Renato avancer à son propre rythme sur le chemin de la guérison. Avec toute notre expertise et notre patience, dans le respect constant de ses besoins : c'était à lui de décider quand accepter une présence à ses côtés et quand préférer garder ses distances.

Avant son sauvetage, Renato était considéré comme un simple animal de travail – une machine que l'on utilise jusqu'à ce qu'elle ne serve plus. Au sanctuaire Equidad, il a désormais un nom, une identité : Renato. Ici, il est respecté comme un individu, avec sa propre vie et sa propre volonté, et peut enfin vivre comme tout cheval devrait pouvoir le faire. Aujourd'hui, il broute paisiblement au milieu de ses congénères. Plus aucune charrette ne pèse sur lui, plus aucune corde ne dicte ses pas. Il est libre de choisir où aller, quand se déplacer et avec qui tisser des liens.

Sofía et Canela : une amitié qui perdure

Renato n'est pas le seul à avoir récemment rejoint Equidad. À la même période, la FFW a appris la situation de Sofía et Canela. La jeune jument et l'ânesse âgée vivaient à environ cinq heures de route du sanctuaire, dans une région isolée et dangereuse, en partie accessible uniquement par des routes difficiles. Elles y étaient en grande partie livrées à elles-mêmes. Leur propriétaire, elle-même âgée, n'était plus en mesure de s'occuper suffisamment d'elles ni d'assurer leur sécurité.

Sofía et Canela étaient très attachées l'une à l'autre et trouvaient du réconfort dans leur présence mutuelle. Mais même ce lien étroit ne pouvait les protéger des dangers qui les entouraient. Dans cette région, chevaux et ânes sont régulièrement volés et abattus illégalement pour leur viande. Plus Sofía et Canela y restaient, plus le risque qu'elles subissent le même sort augmentait. Leur propriétaire nous a donc demandé de les accueillir à Equidad. Après avoir effectué tous les préparatifs nécessaires, nous avons finalement pu les transférer ensemble au sanctuaire.



Renato aujourd'hui, entouré de la paix et de la nature du sanctuaire. Le changement se lit dans sa posture, la courbe naturelle retrouvée de son dos et les forces qu'il a recouvrées. Renato a eu droit à une seconde chance. Il est né à nouveau.



Canela, une ânesse âgée, continue de rendre visite à sa compagne de longue date Sofia au sanctuaire. Si leur lien reste fort, elle s'est aussi liée d'amitié avec d'autres ânes, libre de choisir ses compagnons et d'occuper ses journées à sa guise.

À Equidad, toutes deux ont pu prendre leurs marques à leur propre rythme. Les vétérinaires et les soigneurs du sanctuaire ont évalué leurs besoins individuels, observé leur comportement et leur ont laissé la liberté d'explorer elles-mêmes leur nouvel environnement social, plutôt que de les intégrer d'emblée à un groupe.

Les liens étroits entre chevaux et ânes sont loin d'être inhabituels, en particulier lorsque les animaux ont longtemps vécu ensemble et ont trouvé l'un auprès de l'autre un sentiment de sécurité. Chevaux et ânes appartiennent néanmoins à des espèces différentes, avec des comportements sociaux et des modes de communication qui leur sont propres. Les études comportementales menées sur des groupes mixtes d'équidés suggèrent que, lorsqu'ils ont suffisamment de liberté de choix, ils tendent généralement à nouer leurs relations les plus étroites avec des individus de leur propre espèce.

C'est précisément ce que nous avons pu observer chez Sofía et Canela à Equidad. Canela a recherché la compagnie d'autres ânes, dont les comportements et les modes de communication lui sont plus familiers, tandis que Sofía a trouvé sa place parmi les chevaux. Leur lien n'a pas disparu pour autant : leur univers social s'est simplement enrichi.

Aujourd'hui encore, elles se retrouvent régulièrement pour se reposer, brouter ou simplement rester côte à côte. À Equidad, elles sont libres de préserver le lien qui les unit tout en nouant de nouvelles relations.



Aujourd'hui, l'expression apaisée de Sofia reflète la vie paisible qu'elle mène au sanctuaire. Comme si elle savait que sa vie a changé pour toujours, on croirait voir la gratitude et le soulagement se refléter dans son regard.



Un congé canicule pour la forêt ?



THOMAS HERREN
Ranger du Giessbach



Sur les versants de Giessbach, la forêt mixte se pare peu à peu de couleurs automnales. Riche de sa diversité et préservée de toute exploitation, elle résiste mieux que d'autres aux épisodes de sécheresse.

Depuis des mois, la sécheresse et la chaleur se font aussi sentir à Giessbach. A la mi-août, je remarque de plus en plus de feuilles de hêtre, encore vertes, et quelques petites branches qui jonchent les chemins. Faut-il s'en inquiéter ? Un regard soucieux vers les cimes me rassure : la voûte de feuillage, d'un magnifique vert sombre, est encore bien fournie. Je me demande s'il s'agit alors des prémices de l'automne, si les feuilles vont changer de couleur dans les semaines à venir et voltiger jusqu'au sol, rougeoyantes, jaunes et brunes. Il n'en est rien : à Giessbach, le feuillage ne commence à se parer de ses couleurs automnales que vers la fin septembre. Dans les semaines qui suivront, chemins, esplanades et prairies se couvriront d'un tapis multicolore bruissant sous les pas. Un rituel de la nature qui se renouvelle chaque année, toujours aussi saisissant, toujours aussi beau !

Entre-temps, j'ai appris que la chute des feuilles de hêtre encore vertes et de certaines branches est un mécanisme de défense des arbres face contre le dessèchement. Les images diffusées dans les médias – forêts jaunies ou dénudées, prairies et champs desséchés, ainsi que les incendies de forêt dévastateurs – m'ont donné à réfléchir : pourquoi la forêt du Giessbach se porte-t-elle encore plutôt bien, alors qu'ailleurs les arbres meurent de soif ? Comment les arbres, les forêts et les terres cultivées peuvent-ils mieux se protéger de la chaleur et de la sécheresse ? Pourrait-on accorder à la nature une sorte de « congé pour cause de canicule », comme cela se fait dans les école ?

Depuis 1950, Giessbach est protégé en tant que monument naturel cantonal. Depuis 1996, il est intégré à un paysage inscrit à l'Inventaire fédéral des paysages, sites et monuments naturels (IFP). Depuis 2025, il se trouve au cœur d'une réserve forestière naturelle. La forêt n'y est plus exploitée depuis plus de 75 ans ! Plus de vingt essences coexistent ici, des jeunes pousses aux arbres de plus de 220 ans. Cette diversité d'espèces et d'âges rend la forêt plus résistante et plus résiliente face au stress climatique. Le feuillage des grands arbres crée une ombre qui protège les plus jeunes du dessèchement. Le sol est jonché de bois mort, qui abrite mousses et lichens capables de retenir l'eau. Grâce aux invertébrés - notamment aux vers de terre - et aux micro-organismes qui le peuplent, ce sol reste bien aéré. Il agit comme une éponge : il absorbe l'eau lorsqu'il pleut et la restitue en période de sécheresse. S'y ajoutent les eaux tumultueuses du Giessbach, dont les embruns apportent en permanence humidité et fraîcheur aux alentours. Heureux l'arbre qui peut vivre dans une telle forêt.

Accorder un congé « canicule » à la nature est impossible. En revanche, favoriser et préserver des forêts naturelles, sans exploitation, l'est parfaitement. Arbustes et haies, bosquets, arbres isolés, allées arborées, et la diversité des fruitiers qui ponctuent nos prairies, autant d'éléments qui, souvent, ravivent des souvenirs d'enfance. Ensemble, ils aident à conserver l'humidité et protègent du dessèchement et des brûlures du soleil. La forêt de Giessbach peut ainsi être vue comme un exemple de résistance aux aléas climatiques. Nous en sommes fiers.

Savoir que les essences sensibles à la chaleur et à la sécheresse, comme le magnifique hêtre commun, devront malgré tout un jour céder sous l'effet du changement climatique m'attriste, moi aussi. Mais si nous favorisons les forêts mixtes et redonnons davantage de place aux communautés forestières naturelles, les essences les plus résistantes se maintiendront ou s'installeront, tandis que les plus fragiles disparaîtront. Nous devons aussi, nous les humains, cesser de dégrader la nature et notre environnement, lentement mais sûrement, par cupidité et soif de profit.

Alors, prenons soin de ce qui nous permet encore de vivre : nous n'avons rien d'autre pour le remplacer.

« Comme les arbres, faisons face avec courage. »



ALIKA LINDBERGH
Ecrivaine, artiste peintre,
protectrice de la nature

Alika Lindbergh, une plume toujours ardente

Écrivaine, artiste peintre et infatigable avocate du monde animal et de la nature, Alika Lindbergh fêtera cette année ses 97 ans. Une santé fragile et d'importants troubles de la vue l'avaient tenue quelque temps éloignée de ces pages, sans jamais éteindre son amour du vivant. Mais devant les drames qui meurtrissent la nature, devant le feu dévorant « ses forêts d'Ardenne », en Belgique, le silence ne lui était plus possible. La douleur et l'indignation lui ont rendu la force d'écrire. Nous retrouvons avec émotion cette voix libre, dont les années n'ont émoussé ni la tendresse ni la révolte.

Récemment, par un matin surchauffé de ce mois d'août 2026, je suis descendue dans mon jardin pour y parler à un arbre qui m'est très cher et que j'ai même tendrement nommé « mon fils », tout simplement parce qu'il me doit la vie.

C'était il y a un peu plus de 20 ans, alors que cet arbre n'était qu'une tige frêle, porteuse de deux feuilles, ce qui m'avait permis de l'identifier : c'était une petite pousse d'érable « faux » platane.

Au moment où je m'approchais d'un artisan qui travaillait dehors, je l'ai vu soudain se pencher et tendre la main pour, de toute évidence, arracher « une mauvaise herbe » (comme on les appelle à tort).

Je crains bien d'avoir hurlé un « STOP » retentissant, suivi d'un furibond : « Attention, c'est un arbre ! » qui faillit bien faire perdre l'équilibre au pauvre homme qui, consterné et bredouillant, me dit : « Ça ? ... un arbre ?... mais... vous savez, ça pousse partout ! C'est comme du chiendent ou des pissenlits. Ce ne serait pas digne du parc que vous allez créer ici. Ce qu'il faudrait, ce seraient des arbres d'ornement, comme on dit, des beaux arbres. Ces machins, on en voit partout, c'est banal quoi ! ».

J'avais envie de rire un peu de son effarement, mais j'ai préféré d'abord m'excuser de l'avoir fait sursauter et, ensuite, je lui ai expliqué mes projets tout en encerclant soigneusement la pauvre petite plante avec de grosses pierres bien visibles.

Je lui dis que le « parc » que j'allais créer n'en serait pas un et pas du tout un jardin à la française! mais plutôt un petit bois, un jardin-forêt qui ressemblerait le plus possible à la nature exubérante et libre, très touffue, pour attirer toute la petite faune sauvage qui avait presque totalement disparu du hameau, même lorsqu'ils étaient en pleine campagne : les écureuils, par exemple, ou les hérissons, les mustélidés, les batraciens et même les renards ! quant aux petits oiseaux, merles et moineaux, mésanges ou rossignols, on ne les entendait plus chanter !...

« N'aimeriez-vous pas entendre des rossignols, Pierre ? » ai-je conclu.

Retrouvant alors son sourire, le brave Pierre avoua qu'il adorerait réentendre un rossignol, comme ceux qu'il écoutait, enfant, en Italie, dans le jardin de sa grand-mère.

« ... Même des merles, ce serait chouette ! On ne les entend que bien rarement, c'est vrai... c'est dommage ! ».

C'est ainsi, dans l'atmosphère apaisée, que mon cher érable fut sauvé d'une

mort absurde, pour le simple fait qu'il n'était qu'un enfant de la chance et du vent.

En fait, il ne fallut que peu de temps pour que naisse en beauté mon jardin-forêt. La stupéfiante et admirable résilience des végétaux y fut pour beaucoup, mais peut-être aussi, j'aime y croire, l'amour avec lequel, doucement, affectueusement, j'ai dégagé des buissons et arbustes mourants de tous les amoncellements de gravats, de parpaings, de déchets de toutes sortes déversés sur eux par les précédents occupants de la maison et du terrain (censé être un jardin).

En quelques semaines, les agonisants se sont redressés, ébroués, et en quelques mois, ils avaient doublé, voire triplé de taille et fleurissaient !!! Quant aux chênes, ginkgos, noyers, noisetiers et grands sapins ou cyprès que l'on a plantés, ils ont aussitôt fait le bonheur d'une foule d'oiseaux réapparus comme par miracle.

Je me souviens du jour où un grand vol de chardonnerets s'est emparé d'un massif d'arbres proches de la maison, suivi bientôt par 5 espèces de mésanges, des merles, des moineaux (devenus si rares), des rouges-gorges solitaires, des piverts et de tout petits pics épeichettes, des faucons et des éperviers, une grande tribu de corbeaux, des hiboux, des chouettes et des rossignols !!!

Et, Ô merveille ! La mystérieuse présence d'engoulevents qui, dès le coucher du soleil, volent sans le moindre bruit d'ailes, si bas que, parfois, ils passent à la hauteur de mon visage avant d'atterrir sous les buissons et de se confondre totalement avec les plantes.

En plus de ce monde ailé, parfois apparaît un couple de superbes martres, ainsi, bien sûr, que de nombreuses familles de hérissons et de malicieux écureuils qui visitent ponctuellement les noyers et les cerisiers... Il y a même un invisible renard qui, dans un coin particulièrement sauvage au fond du jardin, vient chercher les carcasses de poulets, de pintades et de canards que j'ai déposées pour lui.

C'est donc dans ce petit bois, ce morceau de forêt au milieu de nulle part (comme on dit en France) que mon cher érable-faux-platane a grandi, s'est majestueusement déployé et ombrage aujourd'hui, de sa frondaison, les abords de ma maison.

Ainsi, chaque matin, lorsqu'à peine réveillée, j'ouvre la fenêtre de ma chambre, c'est lui que je vois en premier et à qui je souris.

Et dès qu'un peu plus tard je sors et me dirige dans sa direction, je sens venir à moi, comme un léger souffle, la tendresse protectrice qu'il m'envoie gentiment.

Il n'est pas surprenant que je sois amoureuse des forêts et des jardins : j'y suis progressivement née, si j'ose dire !

Je ne puis être vraiment heureuse loin d'un lieu verdoyant, de la présence des arbres et de celle, si discrète soit-elle, d'une merveilleuse faune sauvage.

Dès mon enfance, j'ai vécu dans une petite ville parsemée de ravissants jardins publics et de plusieurs grands parcs arborés, mais surtout, mes grands-parents et parents m'emmenaient ponctuellement et très souvent séjourner avec eux au coeur de la grande forêt des Ardennes, si proche



Alika Lindbergh adossée au tronc de l'érable qu'elle a protégé, devenu au fil des ans le gardien de sa maison.

qu'on pouvait l'apercevoir de la terrasse de notre maison.

La forêt des Ardennes de Wallonie, longée par la frontière allemande, est une vraie forêt sauvage en grande partie… une multiple splendeur à la fois accueillante et préservée jalousement par les Belges, au point d'être déclarée réserve naturelle.

Profonde et parfois même ténébreuse, puisque peuplée d'impressionnants sapins, romantique à souhait sous son voile de brume féérique, j'y admirais rêveusement quelques tourelles de petits châteaux de contes de fées qui surgissaient de la sombre verdure où ils étaient enfouis.



Dans les forêts des Ardennes, Alika Lindbergh a vécu ses vingt premières années et y a appris à écouter la nature.

C'est dans ce sublime et calme décor, où frémissaient des milliers de vies animales, qu'entre ma naissance et mes 20 ans, j'ai respiré à pleins poumons le parfum des sapins et d'innombrables grands feuillus qui m'impressionnaient, comme les grands sages qu'ils étaient, mais qui m'attiraient aussi irrésistiblement comme des pères Noël.

Car, en toute ingénuité, en toute fraîcheur d'âme, je ressentais émaner d'eux une profonde bonté, je percevais un silencieux appel à la confiance et à la tendresse réciproque. Pour moi, c'était une évidence, comme l'était, par exemple, l'indéniable parfum des roses !

C'est bien plus tard qu'adulte et devenue une combattante pour la protection des animaux et de la nature, j'ai compris à quel point ma proximité physique et émotionnelle avec la forêt et ses habitants équivalaient à la fréquentation assidue d'une grande école. Celle-ci, l'université de la nature, était celle qui nous apprenait la simplicité d'être, l'essentiel des vraies règles naturelles, la multiple et magnifique beauté de la création et le respect de la VIE : ce miracle d'équilibre et de diversité.

Bien au-delà des règles du monde des humains, j'y ai découvert celui des non-humains, ces végétaux et animaux qui partagent avec nous le souffle de notre chère Terre, notre planète bleue… et verte !…

Lorsqu'au cours de l'été 2026, nous avons subi plusieurs canicules massives comme nous n'en avions jamais subi auparavant, et qu'ensuite j'ai constaté que mon jardin en gardait les traces : des signes de graves souffrances dues à la sécheresse, et qu'en même temps je constatais la disparition de la plupart des oiseaux migrateurs bien avant l'arrivée de l'automne, j'ai, comme beaucoup de Français, espéré l'arrivée des pluies salvatrices. Elles se sont fait attendre et, malheureusement, quand enfin elles sont arrivées, ce fut sous forme d'orages violents, déclencheurs d'inondations dévastatrices. Et comme si ça ne suffisait pas, soudain, une véritable épidémie d'incendies de forêt, pour la plupart d'origine criminelle, se répandit en France et dans les pays voisins, balayant de leur terrifiante violence tous nos autres soucis.

Dans ma jeunesse, j'ai vécu de très près deux terribles incendies de ce genre dans une petite île du sud de la France. Aussi, en suivant sur l'écran de la télévision la progression des feux qui éclataient un peu partout, je me souvenais de la redoutable vitesse à laquelle se propageaient les flammes, c'est terrifiant ! d'autant plus que l'héroïsme admirable des pompiers et des volontaires, et leur courage, ne pouvaient arrêter des feux de cette envergure sans l'aide d'avions conçus pour cela. Et il n'y en avait pas suffisamment. J'étais horrifiée, comme chacun d'entre nous, devant le défilé d'images de cataclysmes titanesques. Mais sur-

tout, je pensais aux milliers, aux millions d'arbres, aux animaux épouvantés pris dans le piège diabolique et à la merci du feu qui allait les brûler vifs…

Parfois, heureusement assez rarement, la télévision nous montrait un village jadis charmant, réduit en cendres, et je pensais aux pauvres habitants évacués, certes, et sauvés d'une mort terrible, mais ayant tout perdu : leur maison, leur monde et jusqu'au moindre souvenir… comme ce vieillard très digne, debout parmi les décombres de sa petite maison, qui ne fit qu'un seul et si émouvant commentaire : « Et les pauvres animaux, il y en a tant qui ont brûlé vivants et, à cette époque, beaucoup ont des petits… ». J'en ai pleuré d'émotion, comme tant d'entre nous, dépassés que nous sommes par les dimensions de tels fléaux.

Deux semaines à peine plus tard, en ouvrant un soir ma télévision, j'ai vu apparaître à nouveau sur l'écran, et hélas particulièrement impressionnantes, des prises de vue d'énormes nuages noirs et de non moins gigantesques flammes, et entendu une voix dire : « C'est tout près de la ville de Liège, près de la frontière allemande, la forêt réserve naturelle des Ardennes de Wallonie… trois hectares sont déjà en cendres… ». Le lendemain, il y en avait 800 réduits en cendres, et cela allait s'étendre inexorablement pendant plusieurs jours.

C'est à ce moment qu'à peine éveillée, je suis descendue dans mon jardin, j'ai entouré de mes bras mon cher grand érable et lui ai confié en silence, d'âme à âme, mon chagrin inexprimable en mots, mais exprimable par la voix médiumnique qui nous tient lieu de langage commun.

Dans le chaos qui secoue actuellement presque la totalité du monde, où ne cesse de s'allumer des guerres, des révolutions et d'autres mortelles explosions de rage, de haine… ou de folie.

Alors que nos civilisations tanguent et vacillent dans une morbide, voire répugnante ivresse, que meurent à petit feu toutes nos valeurs et que de sordides formes d'autodestruction gagnent un nombre impressionnant d'humains, comme une morbide folie collective, on peut se demander si cette autodestruction du monde des humains ne fait pas partie du bouleversement climatique en pleine expansion.

S'agirait-il des premiers signes d'extinction de notre espèce ? Peut-être… l'approche de l'Apocalypse… Je ne suis pas seule à me poser cette question, bien loin de là… Mais dans la calme bienveillance de mon arbre et de mon jardin tout entier, auprès de mon intelligent et tendre chien, je suis soudain envahie par une pensée qui m'est, je crois, suggérée par eux tous, mes amis non-humains : Notre espèce, l'homo sapiens, a été précédée de très, très, très loin par les espèces végétales (et un grand nombre d'espèces animales), ce sont les végétaux qui ont conquis la terre, y ont même amené la VIE.

Ils sont les premiers habitants, sages et magnifiques, qui obstinément ont revêtu la terre de leur verdoyant manteau. Lorsque, longtemps, très longtemps après les ginkgos, nous sommes apparus sur notre planète, c'est eux, c'est la forêt verte et bruissante, impavide et volontaire, qui nous a ouvert un paradis terrestre.

« Si tu penses que la nature survivra, tu peux croire à celle de beaucoup d'animaux… » souffle mon cher érable. Et si les animaux survivent, je ne puis nier que l'homo-sapiens pourrait en faire partie. Il peut lui aussi changer, s'adapter, devenir un peu ou très différent, faire partie des survivants : ce ne serait pas la première fois dans l'histoire de la planète…

« Ici, laissez toute espérance » ce peut être plutôt : « Ici, laissez tout désespoir »… Cela ressemble à la résilience, au courage et à l'intelligence de mes amis végétaux, à qui nous devons la VIE.

Alors, essayons de laisser disparaître notre désespoir : comme les arbres, faisons face avec courage. Ils nous aideront.



Face à la sécheresse et aux incendies, les arbres nous apprennent à résister.

Toti : une nouvelle vie

Toti est l'un des deux derniers chimpanzés vivant encore en captivité en Argentine. Âgé de 36 ans, il vit seul depuis plus d'une décennie. La Fondation Franz Weber travaille à son transfert vers un centre de sauvetage situé en Angleterre. Là-bas, il pourrait enfin retrouver des liens sociaux avec ses congénères.

TOMAS SCIOLLA
Directeur
du Sanctuaire Equidad

Une vie passée en captivité
Toti est né en captivité et ne pourra jamais être réintroduit dans la nature en toute sécurité. Pour une espèce profondément sociale, un tel isolement représente une privation extrême. Dans la nature, les chimpanzés vivent au sein de communautés complexes. L'isolement prolongé peut provoquer une détresse profonde, de l'anxiété, de l'apathie ou des comportements répétitifs. Aucun enrichissement ni aucune attention humaine ne peut remplacer une véritable relation entre chimpanzés.

Une expertise sollicitée par la justice
Dans le cadre de la procédure concernant l'avenir de Toti, le juge argentin chargé du dossier a fait appel à Tom Sciolla, expert en conservation de la biodiversité et transformation des zoos de la FFW et directeur du Sanctuaire Equidad, en raison de son expérience dans la préparation et le transfert de grands singes.

La FFW a ainsi accepté de prendre en charge la préparation du transfert de Toti vers Monkey World – Ape Rescue Centre, dans le Dorset, en Angleterre. Au début de l'année, le tribunal argentin a désigné officiellement le centre britannique comme son futur lieu de vie.

Renforcement positif pour préparer Toti au transfert
Depuis, notre équipe prépare concrètement Toti à ce voyage exceptionnel. Ce travail repose entièrement sur la confiance, le renforcement positif et sa coopération volontaire. Toti accepte désormais différents examens médicaux et même des prises de sang.

La Fondation Franz Weber a également trouvé une caisse de transport adaptée. Placée contre son enclos, elle fait progressivement partie de son quotidien. Toti peut l'explorer et y entrer à son rythme, sans contrainte.

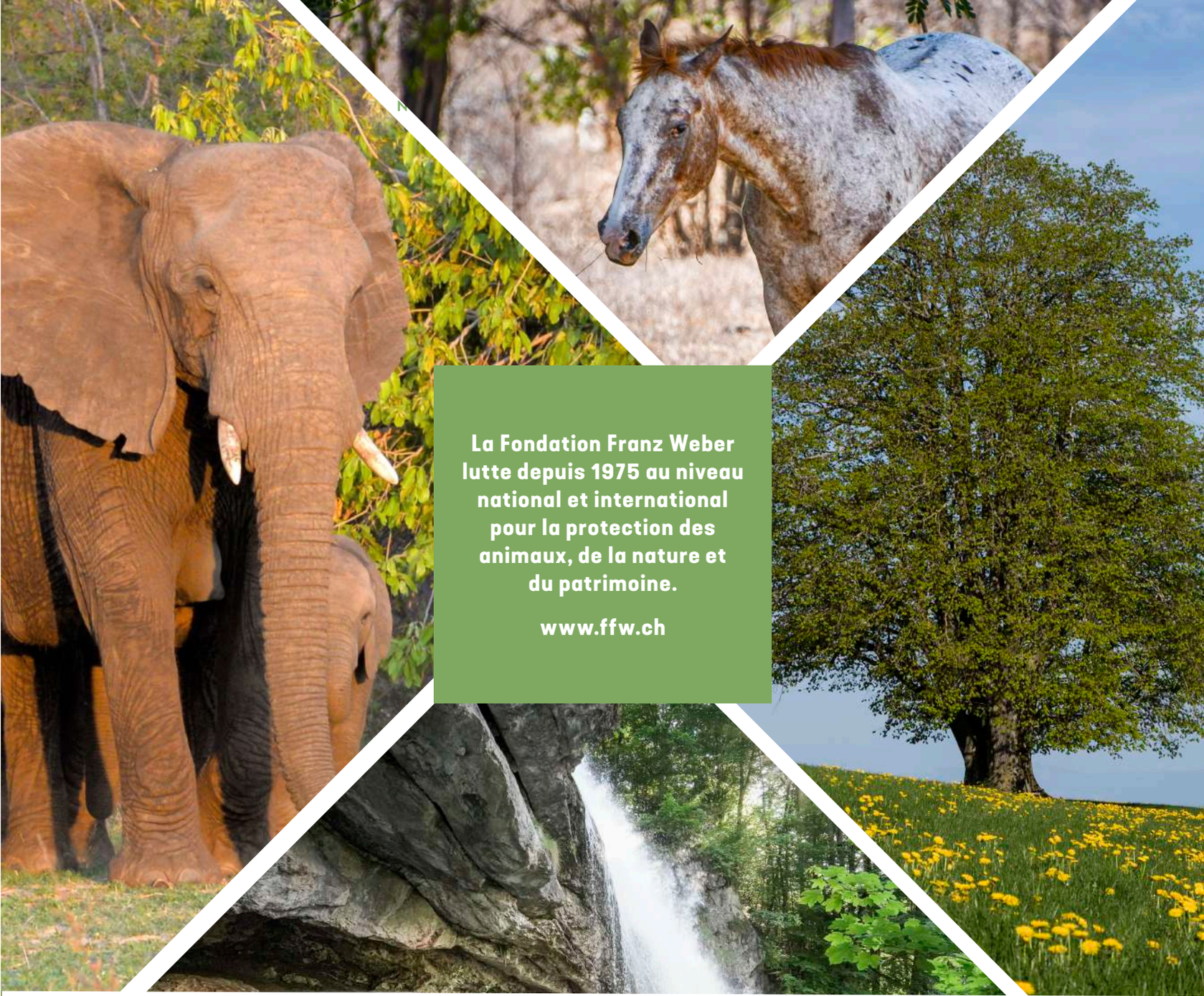
Les autorisations internationales, certificats sanitaires, documents CITES et modalités de transport doivent encore être finalisés.

Retrouver enfin d'autres chimpanzés
À Monkey World, plus de 250 primates sauvés vivent sur un domaine de quelque 26 hectares. Le centre accueille notamment 54 chimpanzés répartis en quatre groupes sociaux et dispose d'un hôpital équipé et d'une équipe expérimentée dans la réhabilitation des primates.

Pour Toti, l'arrivée au centre ne signifiera pas une intégration immédiate dans un groupe. Après tant d'années d'isolement, chaque rencontre devra être préparée avec une extrême prudence. Il commencera par voir, entendre et sentir la présence d'autres chimpanzés à une distance sécurisante. Des contacts plus proches pourront ensuite être envisagés.

Après une décennie de silence social, Toti ne sera plus seul.





La Fondation Franz Weber lutte depuis 1975 au niveau national et international pour la protection des animaux, de la nature et du patrimoine.

www.ffw.ch

AZB
CH-3000 Bern 13 Matte
PP/Journal

JOURNAL FRANZ WEBER

DIE POST



FSC
www.fsc.org
RECYCLÉ
Papier fait à partir de matériaux recyclés
FSC® C022767